UNITÉ ET VATOS LOCOS PRÉSENTENT

FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

SALEM

UN FILM DE **JEAN-BERNARD MARLIN**

AVEC DALIL ABDOURAHIM, OUMAR MOINDJIE, WALLENN EL GHARBAOUI, MOHAMED SOUMARE, RACHID OUSSENI, MARYSSA BAKOUM, INÈS BOUZID

LE 30 AOÛT AU CINÉMA

2023 • FRANCE • COULEUR • FORMAT : 2.39 - 5.1 • DURÉE : 120MIN

Distribution

AD VITAM
71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
Tél : 01 55 28 97 00
films@advitamdistribution.com

Relations Presse

H.Elégant
Hassan Guerrar / Julie Braun
64, rue de Rochechouart
75009 Paris
Tél. : 01 40 34 22 95

Matériel presse téléchargeable sur advitamdistribution.com

AD VITAM

SYNOPSIS

Djibril est un jeune comorien des Sauterelles, un quartier difficile de Marseille. Il est amoureux de Camilla, une gitane du quartier rival des Grillons.
Lorsqu'elle lui apprend qu'elle est enceinte, Djibril lui demande d'avorter pour ne pas déclencher une guerre des clans.
Mais l'assassinat d'un ami de Djibril, sous ses yeux, va embraser les deux cités. Traumatisé, Djibril sombre peu à peu dans la folie.
Il est persuadé qu'une malédiction s'est abattue sur le quartier et décide de garder à tout prix son enfant : pour lui, seule sa fille pourra les sauver du chaos.

ENTRETIEN AVEC JEAN-BERNARD MARLIN

Pourquoi avoir titré votre film : *Salem* ?

Parce que *Salem* signifie la paix en arabe. Djibril, le héros du film, tente d'amener les autres vers la paix, alors qu'ils sont en pleine guerre entre quartiers. J'ai aussi choisi ce titre parce qu'il veut également dire : *bienvenue*, ou : *bonjour* en arabe. A Marseille, où se déroule ***Salem***, on a tous des origines différentes. C'est vraiment un territoire d'émigrations avec de multiples façons de vivre. Quand j'étais enfant, mes copains étaient tous comme moi, la plupart d'origines étrangères. Ma mère est d'origine arménienne. J'avais un oncle gitan. Mon père était français, mais il a vécu dans une caravane très longtemps, c'est pour cela d'ailleurs que le motif de la caravane revient souvent dans le film.

***Salem* est une histoire entre deux communautés : comorienne et gitane. Expliquez-nous ce choix ?**

Le monde gitan est une communauté très présente et très ancienne de Marseille, tout comme les Comoriens, mais qui sont, eux, arrivés plus récemment. Aujourd'hui, ce sont les deux communautés qui souffrent le plus dans les quartiers nord. Impossible de ne pas les représenter si on veut témoigner avec force de la réalité actuelle de la vie, dans cette partie-là de la ville.

Qu'est-ce que le traitement de votre histoire par la tragédie apporte à votre film ?

J'adore les tragédies, notamment shakespeariennes. Ça fait clairement partie de mes références premières. Le début du film est sciemment construit comme une version moderne de *Roméo et Juliette*. Dans la tragédie, la fatalité pèse sur les personnages du début à la fin. Djibril est un personnage marqué par un « défaut » tragique : il voit le monde différemment de tous les autres. Ce qui le contraint à avoir des réactions imprévisibles, irrationnelles et donc parfois perçues comme dangereuses.

Votre histoire se déroule en trois chapitres clairement titrés, notamment par le nom d'un personnage différent à chaque fois. Qu'est-ce qui vous a inspiré cette idée ?

Ça s'est fait naturellement, instinctivement. Ça permet au récit d'adopter des approches différentes. A chaque chapitre une unité d'action, un personnage nouveau, ou plus âgé. Il y a trois chapitres, trois unités d'action et de rythme. Dans le premier chapitre, le rythme est enlevé. Dans le deuxième, il est ralenti et contemplatif. Enfin le troisième se situe entre les deux. Néanmoins, ces trois parties forment un tout.

Après votre premier film *Shéhérazade*, vous vous intéressez à nouveau aux destins croisés de personnages jeunes, et même très jeunes. Qu'ont-ils de fondamentaux pour vous ?

Les années collège, qui sont celles du premier chapitre du film avec Djibril et Camilla, c'est l'époque dont je me souviens le plus, qui m'a le plus marqué. Cette période de la jeunesse est la plus déterminante, là où l'on décide d'une trajectoire de vie. Ce qui est sûr, c'est que c'est le moment où les sentiments sont exacerbés, où tout est émotionnellement fort. C'est peut-être une question de première fois pour les ados qui commencent à expérimenter l'âge adulte.

Comment avez-vous découvert vos très jeunes comédiens Dalil Abdourahim et Maryssa Bakoum, pour jouer le couple Djbril et Camilla, des personnages qui sont un mélange, une hybridation entre enfance et maturité adulte ?

Nous avons fait un casting sauvage de dix mois. Ce film est une première fois pour chaque comédien. Le point commun qu'ont tous ces jeunes gens et acteurs non professionnels, est que, comme mes personnages, ils vivent tous dans le moment présent. C'est très important. C'est un présent qui n'est pas toujours facile. Dalil Abdourahim et Maryssa Bakoum sont confrontés, comme leurs personnages Djibril et Camilla, à des situations sociales et familiales parfois difficiles. Ce sont des adolescents qui dégagent eux aussi une grande part de maturité d'où l'on décèle encore quelque chose de l'enfance. Cela forme un contraste sidérant.

Une autre hybridation du film est celle des paysages. Parlez-nous de ces territoires de friches, entre constructions en partie ruinées, et la nature qui reprend ses droits, dans lesquels évoluent les personnages la plupart du temps ?

C'est le Marseille que je connais, quelque chose entre la construction humaine jamais rénovée, et la nature qui semble vouloir la recouvrir. Ce sont des quartiers très complexes. On a tourné cité Bassens et cité Félix-Pyat. Bassens est un quartier que je connais depuis mon adolescence à une époque où il y avait beaucoup de gitans. Félix Pyat est un quartier que nous avons filmé à un moment où c'était encore calme. Actuellement, c'est la guerre pour « le réseau ». Tous ces lieux sont réels et donnent un aspect documentaire au film.

Face à cette dimension documentaire, monte peu à peu aussi une dimension fantastique et mystique. Là encore peut-on parler d'hybridation ?

Cette dimension fantastique du film est inspirée en partie de la vie de mon père, Marco Marlin, qui se réfugiait parfois dans une forme de mysticisme, alors qu'il n'était pas pratiquant, où les prophètes et figures bibliques prenaient de l'importance. Il entendait des voix et il retranscrivait ce qu'il percevait par écrit ou par le biais de dessins. Comme mon père, Djibril se vit comme un homme qui a reçu la révélation divine. Il entend les esprits, les morts, il voit des signes partout. ***Salem*** est l'histoire d'un homme *inspiré* qui tente de faire naître un sentiment politique et religieux –syncrétique - dans son quartier. Pour incarner cela, la dimension fantastique au cœur du réel est idéale.

Et romanesque ?

Ce mélange entre naturalisme romanesque et fantastique m'a toujours fasciné. J'utilise ici ce genre sous une forme lyrique pour raconter la folie de Djibril, plutôt que sous une forme classique et pure. J'ai l'impression d'avoir grandi dans le fantastique, et d'avoir moi aussi entendu des voix, comme mon père. C'est ça qui m'a donné l'impulsion pour faire ce film : comment un enfant peut rentrer dans le monde intérieur de son père ? Le monde du film est le monde de Djibril, une sorte de syncrétisme des religions. Dans le film, Djibril porte une croix chrétienne, mais aussi une main de fatma. Il se comporte comme mon père qui parfois posait la main sur moi. Il croyait au pouvoir de guérison.
Ce fantastique représente aussi notre monde contemporain, marqué par le retour du spirituel et le dérèglement climatique.
Enfin, ce qui me passionne aussi dans le fantastique entre le merveilleux et l'étrange, c'est ce doute sur la réalité que l'on perçoit. Je pense à l'écrivain Tzvetan Todorov et sa poétique du merveilleux qui pose la question de : est-ce que ce que l'on voit est réel, ou est-ce que c'est merveilleux ?

Ce merveilleux qui intervient en permanence dans la tête de Djibril se matérialise à l'image notamment par les cigales. Pourquoi ?

La cigale - symbole du sud de la France - est l'insecte qui envahit tout, c'est une métaphore biblique, le leitmotiv du film jusqu'à la fin. Il y a des cigales qui tuent et des cigales qui guérissent. Elles sont, pour moi, le symbole de l'ambivalence du monde.

Un autre élément est traité de façon particulière : le crime. Les meurtres dans votre film font partie de la vie. Ils sont terribles, choquants, mais partie prenante d'un quotidien et non pas d'une exception.

J'ai beaucoup étudié la question des règlements de compte marseillais qui sont effectivement quasi quotidiens. Deux personnes ayant passé le casting sont mortes pendant les essais. Un des acteurs du film s'est même pris une balle récemment. J'étais effondré. C'est terrible et d'une banalité confondante. J'ai passé du temps à observer cette vie pour représenter tous ces visages et attitudes possibles. J'avais besoin de m'imprégner de ce monde afin de filmer de façon cohérente cette violence qui ne devait être ni abstraite, ni cinématographiquement idéalisée.

La transmission est-il un des grands thèmes de *Salem* ?

Quand on est enfant, difficile de ne pas être contaminé par les croyances et idées de ses parents. J'ai parfois cru aux fantômes de mon père, à ses visions, ses pressentiments, à ses pouvoirs de guérison. Aujourd'hui, je n'ai aucune certitude sur la réalité de ce qu'il vivait : et s'il avait eu raison de croire. On transmet un monde à ses enfants, Djibril transmet son monde à sa fille, Ali. La transmission, c'est le seul mot idéal qui me vient. Transmettre est le verbe que j'utilisais pour parler de mon film à mon équipe, c'était le plus important pour me rappeler à moi-même ce que je voulais faire. Que transmet-on à ses enfants quand on a des troubles psychiques ? Peut-on inoculer sa folie, ses délires ? Cela me passionne. Dans ***Salem***, la maladie, mentale, physique, ou la croyance en un monde invisible, est transmise d'un père à sa fille, comme s'il s'agissait d'un virus.

Comment, dans cette optique, avez-vous travaillé le son de votre film ?

L'idée était de restituer les sons que Djibril entend uniquement dans sa tête, travailler un univers sonore psychédélique, à la manière du cinéma de la fin des années 70, début 80.

Et la musique ?

La musique traduit le monde intérieur du héros. Pour cela, j'ai donné une seule indication à mon compositeur : la bande originale doit illustrer un *film-trip*. On doit toucher au maximum les sens du spectateur.

Vous parlez de sens, l'image du film aussi est très sensorielle, comme cette première séquence entre Djibril et Camilla qui n'ont pas besoin de se parler pour être bien ensemble.

Travailler sur le sensoriel est chez moi complètement instinctif, voire inconscient. Maintenant que le film est terminé, je m'aperçois qu'effectivement ***Salem*** est visuellement organique. Cette tonalité, cette manière de raconter une histoire m'intéressent depuis longtemps. J'en ai même fait mon mémoire quand j'étais à l'école Louis Lumière ! Son intitulé était sur le dérèglement des sens au cinéma, le travail des images entre figuration et abstraction. Quand je filme, je n'intellectualise jamais rien, je suis dans le ressenti. Pour moi le vrai est là.

Comment avez-vous mis au point cette réalisation instinctive ?

Paradoxalement en préparant énormément avant le tournage. J'ai tout storyboardé pendant deux ou trois mois pour avoir une vision claire de la mise en scène. La caméra est fixe la plupart du temps. Il n'y a par exemple que très peu de plans tournés à l'épaule. Nous sommes d'une part, proches des personnages en respectant un certain classicisme d'image, et, d'autre part, on peut voir des percées visuelles expérimentales, comme des rêves. Comme pour la musique originale, le mot d'ordre était à l'image d'être un *film-trip*. Il y a un gros travail autour de l'inconscient. C'est ce qui m'intéresse le plus : laisser libre court à l'inconscient, tout pouvoir remettre en question au moment du tournage, sur le plateau. Ce n'est possible que si on est très préparé en amont. Je voulais que le film soit une expérience sensorielle pour le personnage principal comme pour le spectateur, que tout le monde ait des visions !

JEAN-BERNARD MARLIN

©Yohanne Lamoulère

D'origine arménienne, Jean-Bernard Marlin grandit à Marseille. Il découvre le cinéma d'auteur à l'âge de 16 ans dans une MJC de quartier où il apprend l'existence d'écoles de cinéma publiques. Il monte alors à Paris pour passer les concours. Diplômé de l'École Louis Lumière, il réalise *La Peau Dure* en 2007, court métrage sélectionné et primé dans de nombreux festivals internationaux, puis *La Fugue* en 2013, Ours d'or du court métrage à la Berlinale 2013, nommé aux César 2014.

En 2018, son premier long métrage, *Shéhérazade*, est sélectionné à la Semaine de la Critique de Cannes, reçoit le prix Jean Vigo en 2018, le grand prix du festival d'Angoulême, et 3 Césars en 2019 (Meilleur premier film, meilleur espoir féminin et masculin).

FILMOGRAPHIE

LONGS-MÉTRAGES

2023 **SALEM** - *Avec Dalil Abdourahim ; Oumar Moindjie et Wallenn El Gharbaoui - UNITÉ ; VATOS LOCOS*
SÉLECTION *- Un Certain Regard, Cannes 2023*

2018 **SHÉHÉRAZADE** - *Avec Dylan Robert et Kenza Fortas*
PRIX *- César du meilleur premier film, 2019 | César du meilleur espoir masculin 2019, Dylan Robert | César du meilleur espoir féminin 2019, Kenza Fortas | Prix Jean Vigo 2018 | Mention spéciale du jury, Festival du film de Zurich 2018*
SÉLECTION *- Semaine de la Critique, Cannes 2018*

COURTS-MÉTRAGES

2013 **LA FUGUE** - *Avec Adel Bencherif et Médina Yaloui - LES FILMS DE LA CROISADE*
PRIX *- Ours d'or, Berlinale 2013 / Prix d'interprétation masculine compétition internationale*
Prix d'interprétation féminine compétition internationale,
Brussels Short Film 2013
Premier prix de la meilleure réalisation
Festival internationale de Rhode Island 2013 - Mention spéciale du jury,
Festival Tous Courts d'Aix-en-Provence 2013
Prix de la presse Télérama et Prix Adami d'interprétation masculine
Prix du meilleur scénario
Festival du film d'Odense 2014

2007 **LA PEAU DURE** *Avec Laurent Lunes, Thierry de Peretti, Tony Rodriguez - Co-réalisé avec Benoît Rambourg*
PRIX *- Meilleur Film de court-métrage –Golden Gate Award for best short film- au Festival International du Film de San Francisco 2008 ; Prix du Jury, Golden Unicorn for best short film au Festival international du film européen Alpinale de Nenzing 2008*

LISTE ARTISTIQUE

Djibril 14 ans	**Dalil ABDOURAHIM**
Djibril 26 ans	**Oumar MOINDJIE**
Ali	**Wallenn EL GHARBAOUI**
Shakur 14 ans	**Mohamed SOUMARE**
Shakur 26 ans	**Rachid OUSSENI**
Camilla 14 ans:	**Maryssa BAKOUM**
Camilla 26 ans	**Inès BOUZID**
Chat Noir	**Amal ISSIHAKA HALI**
Imran 20 ans et +	**Soilahoudine AHAMADI**
Anthony Romero	**Anthony KREHMEIER**

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	**Jean-Bernard MARLIN**
Scénario	**Jean-Bernard MARLIN**
Producteurs	**Bruno NAHON, Thomas MORVAN, Jean-Bernard MARLIN, Marine BERGÈRE, Romain DAUBEACH**
Directeur de production	**Pierre DELAUNAY**
Directeur de la photographie	**Jonathan RICQUEBOURG**
Chef Monteur	**Nicolas DESMAISON**
1er assistant réalisateur	**Guillaume HUIN**
Directrice de casting	**Cendrine LAPUYADE**
Cheffe décoratrice	**Laurie COLSON**
Chef opérateur du son	**Cédric DELOCHE**
Superviseur VFX	**Sébastien RAME**
Scripte	**Julie DARFEUIL**
Cheffe costumière	**Caroline SPIETH**
Directrice de post-production	**Astrid LECARDONNEL**
Une coproduction	**UNITÉ - VATOS LOCOS - FRANCE 2 CINÉMA**
Formats	**2.39 - 5.1**
Distribution	**AD VITAM**